

Studenten . . .

Les Moins de Vingt Ans

ORGANE DU
C. E. L.

4

LOUIS BRAHMS

zeigt dauernd

die letzten

Neuheiten

zu den

vorteilhaftesten

Preisen!

CHEMISERIE
CAROLA MERSCH
LUXEMBOURG - GRAND'RUE 67

Chemises - ses jolies cravates

SALON DE COIFFURE
POUR DAMES ET MESSIEURS

MICHEL WANTZ

LUXEMBOURG
8, RUE NOTRE DAME
TÉLÉPHONE 47-52 - - -

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES - ROMANS - -
OUVRAGES TECHNIQUES et SCIENTIFIQUES
Grand choix de STYLOS, PORTE-MINES - -
BOITES A COULEURS - BOITES A COMPAS

à la **Librairie-Papeterie BRUCK**
50, Grand'Rue - LUXEMBOURG

MANUFACTURE DE TABACS

HEINTZ VAN LANDEWYCK

LUXEMBOURG



TABACS:

Social — Colombia — Ballon
Régalia — Impérial — Maryland — Ecôté
Varinas — Semois or — Semois argent

CIGARETTES:

L'AFRICAINNE
LOUIS D'OR
COCARDE



Maison fondée en 1847,
spécialisée dans la fabrication des Tabacs
et des cigarettes; ses produits sont appréciés
pour leur qualité toujours égale et
leur arôme parfait

Club des Étudiants Luxembourgeois Studenten

Organe du C. E. L.

Novembre 1934

N° 4

Sommaire.

Prélude

Sonett an M.

Manuela

L'école des gentlemen

Herbststimmung

Reiseeindrücke aus der Sowjetunion

Dessins animés

Trio

Der Genfer Schutzort und die künftigen Konflikte

Réformes

Chronique du club. Gloses éparpillées

Linos de Willy Faber

Nous tenons à remercier tous les jeunes qui ont participé à la rédaction de notre modeste périodique. Leurs efforts sont d'autant plus méritoires qu'ils sont spontanés. Même une lycéenne est sortie de la réserve propre aux jeunes filles et nous a fait parvenir un article. Une cordiale poignée de main, mademoiselle!

Rappelons encore une fois aux étudiants l'aide puissante qu'apportent à notre mouvement les commerçants dont vous lirez les annonces dans nos pages publicitaires. Dans vos achats donnez-leur la préférence.

Le comité.



CHOPIN

d'après un portrait d'un peintre inconnu

Prélude.

Majorque 1838.

La pluie martèle les tuiles sonores de la chartreuse délaissée. Elle tombe accablante, sans fin, sans espoir. Les murs suintent l'humidité, une humidité glaciale, dégoûtante. Des notes de piano s'égrènent le long des corridors et se perdent dans les sombres recoins. Un thème mélancolique se répète, tout nu d'abord, puis transformé, appuyé par une basse simple, hésitante. Le musicien reprend le thème; sans se fatiguer, il passe d'une tonalité à l'autre. Mais il semble s'être décidé enfin, car la ligne mélodique s'étale, pleine d'accents douloureux, dévoilant une sensibilité débordante.

... Un piano à queue occupe un angle de la grande cellule. Le musicien y est assis. Ses doigts effilés, nerveux carressent les touches. Ils semblent préférer les noires, les demi-tons d'une sonorité si émouvante. Parfois une toux sèche secoue le corps miné par une maladie impitoyable. Le teint, d'une blancheur transparente, est sillonné par de

fines veines bleuâtres. La lumière vacillante d'une chandelle dessine des ombres phantasques sur le plâtre.

Et la pluie tombe toujours, plus dure, plus pesante. La soirée avance; les traits du pianiste s'altèrent. Une peur terrible se dessine sur son visage, ses yeux hagards fixent le clavier. «Où restent-ils donc? Pourquoi Georges ne revient-elle pas avec les enfants?» Il continue de jouer. Des larmes coulent sur ses joues creuses et frappent avec un petit bruit étouffé l'ivoire des touches. Les notes tombent, toujours la même, glaciales comme les gouttes d'eau et brûlantes comme les pauvres larmes du poète. La main gauche, en un crescendo formidable, plaque des accords pleins d'une sombre angoisse et d'une révolte tragique. «Ils sont morts! Ils sont morts! morts! morts!» Un second crescendo, reprenant le même motif, exhale le désespoir farouche du musicien.

Mais comme épuisée par ce ressaut suprême, la musique se calme. Des accords imprégnés d'une profonde tristesse peignent une résignation poignante. Et la main droite répète sans fin cette note douloureuse, cette larme céleste qui tombe sur le coeur du poète.

Après une courte transition, les doigts, comme mus par une force mystérieuse, reprennent le thème initial. Une sérénité sublime plane sur son visage. «Oui, je viens, Georges. Solange, Maurice, attendez-moi, je viens... vers vous.» Les notes s'assoupissent, dernières larmes d'un amour brûlant...

Doucement la porte s'ouvre: «Frédéric, mon Frédéric!»

— er —

Sonett an M.

Oft ist es mir als drängte sich ganz hohl und hart
 Ein graues Wehes zwischen uns. Schau, Du und Ich,
 Wir fanden uns noch nicht im tiefen Leid, das einzig
 Weiss genug, aus zweien eins zu schmelzen, und das macht,
 Dass Du so oft noch anders weinst als ich. Und, wo ich zart
 Bin, bist Du spröd und aufgeregt. Und wenn in mir sich
 All das Ungesagte, Nieverstand'ne schmerzlich
 In die Augen hob und brannte — hast du gelacht.
 Wir werden wehe Wunder leiden müssen.
 Vielleicht, dass dann in unsern ersten Küssen,
 Das Doppelte in uns zerbricht.
 Vor diesem Wunder werden alle wehen Wolken weichen,
 Wir aber werden gross in einem Licht
 Sein, und ganz still das Licht uns in die Augen reichen.

Raymond Thévenin.

Manuela.



Ein feuriges Marimba-Orchester aus Attacal spielt. Wilde Rumbas, schmiegende Tangos. Dann wirbelnde Pasos und Walzer aus Spanien. Ein süsser exotischer Duft nach blauem Meer, nach Sonne und Palmen an fernen Gestaden, nach braunen Menschen und grosser Liebe entsteigt diesen Weisen. Tanzende, von der Musik berauscht, drücken sich lächelnd, sanft aneinander, schauen sich fragend in die Augen. An weissen Tischen sitzen schöne Frauen und plaudern. Langsam führt die gepflegte Hand die Zigarette zum Mund. Mit geschlossenen, dunklen Lidern atmen sie den blauen Dunst. Elegante Herren sitzen an der hohen Bar. Saugen den Cocktail am Halm. Und ist Leben, Freude, Rhythmus.

Dann: als Einlage tanzt Manuela: «Désespoir d'une esclave». Leise klopfen die Marimbahammer aufs klingende Holz. Langsam reihen sich die Noten zum eintönigen Lied. So fern und vergessen wie ein Traum scheint diese Weise. Und dazu eine sanfte Männerstimme, die dieselbe fallende, verklingende Weise immer wieder frisch aufspinnt, wie eine grosse Sehnsucht, die immer wiederkehrt. ... Manuela tanzt. Sie lebt die Sklavin. Fessel knüpfen ihre Hände. Ein Seil spannt sich an Hals und Fuss. Aus dumpfer Melancholie erwacht, in der sie lag, kämpft sie den Kampf für Freiheit. Hoch springt der braune Körper vor, eilt durch den Raum dem Leben entgegen. Er prallt zurück. Wild zerrt er an den Banden, will brechen, will fliehen. Ein Weib, das in Verzweiflung kämpft, eine Sklavin, die fiebernd das Gefangensein ertönen möchte. Die Musik schwillt an und rast, sie drängt dem Jauchzen der Erlösung zu. Doch nein. Jäh bricht sie ab. — Die Gefangene liegt erschöpft am Boden. Hart und kalt hält er sie. Da schleicht die monotone Weise schleppend auch wieder herfür, so



unendlich breit und flach wie das Leben der Gefangenen. So endlos, nie vergehend. . . .

Lang hallt der Beifall wie Manuela traurig lächelnd sich entfernt.

Etwas später, an der Garderobe, da die Stimmen wieder schwirren und zum Takte sich die Menschen wiegen. «Sie haben so seltsam schön getanzt, Señorita. So fern. Als ob Sie für jemand getanzt hätten, der gar nicht da gewesen wäre.»

Am Auge der Tänzerin glänzt ein Schimmer, etwa wie eine Träne. Und sie fühlt eine warme Hand, die um Verzeihung bittet. «Oh nein, Senor, Sie haben es gut gemeint. Es ist doch auch nicht Ihre Schuld, dass ich weine. Ich habe es ja so gewollt, ich ganz allein, da ich mit meinem Bruder, der das Orchester leitet, auf Tour ging, um möglichst schnell das nötige Geld zu haben. — Für Pedro, dass er gesund werde. Ich hab ihn doch so lieb, wie nie einen, meinen armen kranken Pedro.»

J. Märkel.

Un de nos membres nous envoie cette définition poétique:

C omédie	D emoiselles	D époux
O rtho-chorégraphique	E xemptes	A lléchant
U niversellement		N os
R ecommandable ---		S ympathiques
S urtout		E tudiants

L'école des gentlemen.

Le tragique événement de Marseille nous a appris qu'un souverain slave avait confié l'instruction de son successeur au trône, l'actuel roi Pierre II, à un collège anglais.

Le prince Jean de Luxembourg fait lui aussi ses études en Angleterre, à Aupleforth-College.

Ce n'est pas un pur hasard qui réunit dans ce pays aux vieilles traditions ceux qui seront appelés à de brillantes destinées. Cela m'incite à vous donner mes réflexions sur ce peuple et ses particularités.

Cet essai timide est le fruit de quelques lectures.

N'est-il pas curieux de constater qu'en Angleterre seule-

ment ces collègues «chic», dirait-on même «snob», aient vraiment des résultats appréciables? Vous en trouverez de pareils peut-être en Suisse ou en France. Mais là, le chic de ces jeunes gens «bien tournés», ne tourne-t-il pas souvent à une douteuse médiocrité?

En Angleterre, les maîtres d'école s'attachent à développer le caractère plutôt que l'intelligence. L'expérience de notre siècle leur donne un tantinet raison. Le caractère est vraiment rare.

Le sport en honneur chez les Anglais stimule l'esprit d'association, la loyauté des combats, la résistance à la douleur, le self-control et l'honneur tout court.

Paul Morand dit à juste titre qu'au sortir de ces écoles, un homme «rend un son spécial».

C'est un Anglais, un homme instruit dès son enfance dans les préjugés qui devront guider la vie d'un gentleman. Il ne se laissera pas éblouir par des jeux d'idées, qu'il considère plutôt comme une acrobatie spirituelle.

En France et encore dans d'autres pays du continent, l'absolu tient trop de place dans toutes les discussions.

En Angleterre, jamais, en face de difficultés intérieures, des partis politiques ne se réuniraient en congrès pour agiter la métaphysique politique et de spécieux problèmes de doctrine, alors qu'il importe de prendre attitude ferme en face des réalités pressantes.

L'Anglais est commandé par ses réflexes naturels. Le bon sens, tel que l'a compris Voltaire, est ici la chose du monde la plus méprisée, tandis que le sens commun l'emporte toujours. Tous les compromis, qui sont à la base de l'esprit britannique tiennent au divorce complet de la vie pratique et de la pensée théorique.

La logique seule compte pour le Français. Il y a unité d'idées et de formes. Ainsi le Français a reconnu que les fonctions de monarque sont essentiellement représentatives. La plus pure assemblée de rationalistes connue par l'histoire, la Convention, en déduisit immédiatement la conclusion logique, que la France n'avait plus besoin de roi.

L'Anglais, empiriste lui, reconnaît la valeur de ce qui est immuablement ancré dans une tradition séculaire. C'est avec entêtement, dont à tort le ridicule nous frappe plus souvent que la grandeur et la force morale, qu'il maintient le culte des formes du passé.

Néanmoins l'Angleterre a toujours été l'inspiratrice des principes religieux, économiques et politiques qui ont formé le monde moderne.

La conséquence en est que le pays d'Albion est par excellence une école de rois modernes. Ils y apprennent l'importance de leurs charges représentatives et de l'adaptation aux faits du jour et à leurs concrétisations sociales. Le souverain constitutionnel pourrait-il mieux ailleurs s'inculquer les règles du fair-play, le plaçant comme arbitre au-dessus des partis?

Ce compromis entre le culte du passé et la hardiesse des innovations matérielles et intellectuelles offre une analogie curieuse avec les Juifs qui eux aussi ont joué un rôle prépondérant dans la formation du capitalisme moderne. Otton Weininger, dans son livre «Geschlecht und Charakter», affirme que de tous les Germains, les Anglais sont les plus apparentés aux Sémites, en citant à l'appui leur orthodoxie, leur interprétation rigoureusement littérale du repos du sabbat. On pourrait multiplier d'autres analogies frappantes entre les deux. Toutefois il ne faut pas perdre de vue les différences entre les hommes constructeurs du Nord et les descendants de Sem, le Levantin, dont les petits et les grands moyens sont connus.

Alors que l'Angleterre a dominé l'histoire dans l'exaltation des forces nationales, la juiverie a été réduite au rôle de ferment. Les divergences de caractère sont les mêmes que celles entre l'orgueil et l'obséquiosité.

Si les Anglais ont pour eux leur honneur de bon aloi, une des qualités de la race anglo-saxonne, l'aigreur de ce qu'on est convenu d'appeler «l'esprit juif» est le produit de l'envie pour ne pas dire de la révolte.

Pour terminer citons les fines observations de Wladimir d'Ormesson:

«L'évolution de l'empire britannique depuis vingt ans est un des plus grands phénomènes de notre temps. Peut-être même le principal, celui dont les conséquences seront à la longue les plus décisives sur la marche du monde. Seulement on n'en parle presque jamais, parce que cette évolution se produit insensiblement, jour après jour, comme tourne l'aiguille qui marque les heures sur le cadran. La vieille Angleterre préside à cette révolution, elle voit ses enfants s'émanciper, lui parler d'égal à égal, elle s'adapte, elle sauve l'essentiel, avec cette puissance d'encaissement, ce calme orgueil, cet imperturbable optimisme, cette magnifique confiance en soi qui font d'elle, malgré tant d'à-coups, le plus grand pays du monde.»

Herbststimmung.

Ich sitze wieder in den grauen Bänken,
 Und siehe, diese roten, diese grünen Stunden,
 Die in satten Sommerferien runden,
 Diese Stunden, die aus blauen Augen fliessen, senken

Schmerzlich sich aus mir heraus und schenken
 Leise sterbend mir den wunden
 Schimmer dessen, was ich heiss empfunden...
 ... Sie werden gelb. Grün bleibt mir das Gedenken.

Grün... und blau... und blond... Die Räume
 Werden kühl... Die jungen Bäume
 Draussen träumen wie ich von grünen Stunden.

Von Nachtigall und süssem Sang...
 ... Und sterben sich an gelben Wunden...
 ... Blau? ... Blond? ... Ach ... mir wird so bang...

Raymond Thévenin.

Reiseeindrücke aus der Sowjet-Union.

Hat man irgendein Erlebnis hinter sich, so dauert es wohl eine längere oder kürzere Zeit, bis die Eindrücke sich geklärt haben. Minder Auffälliges wird allmählich an seinen Platz gerückt, allzu Grelles wird abgeschwächt. Dann erst kann man die ganze Kette von Eindrücken einigermaßen objektiv beurteilen.

Abgesehen davon, dass diese Klärung in mir noch nicht ganz vollendet ist — ich also eine objektive Darstellung von dem, was ich während meines kurzen Aufenthaltes in der Sowjetunion sah, nicht geben kann, will ich auch eine solche nicht geben. Es geht mir nur darum zu zeigen, wie sehr ich von Tageserlebnissen und von meiner ganzen Umgebung beeinflusst werde. Ich gebe also ein paar kurze Auszüge meines Tagebuches wieder. Manches, was ich in später Nacht niederschrieb, scheint mir heute schon ungerecht, einseitig und übertrieben. Man nehme es also nur nicht als meine jetzigen Anschauungen auf. Auch mit der sprachlichen Einkleidung habe man Nachsicht. Ich schrieb in der Sprache nieder, in der ich zuletzt gelesen hatte: also abwechselnd englisch und deutsch, manchmal auch französisch

und russisch, einmal sogar — es war in einer Anwendung unverständlichsten Heimwehs in der Wolga-Deutschen Republik — in luxemburgisch.

+ + +

Heute morgen um neun Uhr sind wir aus dem Kieler Kanal ausgefahren. Ein Glück, dass die Ostsee ruhiger ist als die Nordsee. Der Jammer von gestern liegt mir noch arg in den Gliedern. Der Engländer in unserer Kajüte hat sein Fläschchen Kognak schon ausgetrunken. Nur der chinesische Student, der gerade unter mir schläft, hat sich seetüchtig erwiesen. Ich kriege Achtung vor dem Kerlehen.

Ich nahm ihn mit in den «Ugolok Lenina», die Schiffsmesse, wo auch der Sowjet der Matrosen sich versammelt. Wir waren erstaunt, überall Modelle von Schlachtkreuzern und Flugzeugmutterschiffen aufgestellt zu finden. Ein russischer Matrose im schwarzen Wollanzug erklärte mir stolz, dieses Schiff hier (er zeigte auf das Modell eines Unterseebootes) sei von der Lenin-grader Schifferkorporation gestiftet worden und sei beinahe fertig.

Was die Sowjetunion denn mit dieser Flotte zu tun gedächte?

Das sei doch klar. Im nächsten Jahre spätestens gehe es Krieg.

Ich übersetzte dem Chinesen das Gehörte und fragte, was er zu dem kommenden Krieg denke. — Er denke nichts, antwortete er in gequältem Englisch, denn er sei von Beruf Dichter und kümmerge sich nicht um Politik. Daraufhin gab er mir einen kurzen Ueberblick über chinesische Geschichte, beginnend bei der Han-Dynastie.

+ + +

Ich bin schon zwei Tage in Leningrad. Mein Hotel ist ausgezeichnet. Was von dem alten Petersburg übriggeblieben ist, gefällt mir. Die Anlage ist viel grosszügiger als bei irgendeiner anderen Stadt. Aber komisch, sie haben hier Paläste mit goldenen Dächern und zerbrochenen Fensterscheiben.

+ + +

Wie diese Russen wohnen! Ich wollte einen meiner Korrespondenten besuchen. Im Haushof wurden mit Hilfe einer Lokomotive und unter entsetzlichem Lärm Bretter gesägt. Ich stieg im Hinterhaus bis auf den sechsten Stock, über kleine Kinder hinweg. Mein Freund, Eisenbahner von Beruf, hat für sich und seine Frau zwei Zimmer zur Verfügung. So wohnen an die sechzig Familien in dieser Kaserne.

Es tut mir jetzt noch leid, dass ich so ohne weiteres eintrat. Mein Freund schlief nämlich auf dem Sofa, splitternackt, das heisst, er hatte zum Teil das Tischtuch über sich gezogen. Ich ging also wieder hinaus und weckte ihn durch Klopfen. —

In der darauffolgenden Unterhaltung hörte ich, dass er ungefähr genug verdient, um von seinem Monatsgehalt sieben Eier zu kaufen, auf dem freien Markt, versteht sich wohl! Gewöhnlich isst er, wie seine Frau übrigens auch, in der Kantine.

Ich fragte ihn unter sehr vorsichtigen Wendungen, ob er solch ein Leben noch nicht satt habe. Er lachte mir ins Gesicht und sagte wörtlich: «Wir leben freiwillig so schlecht, um alle Kräfte auf den industriellen Aufbau zu verlegen. In vier Jahren

werden wir alle dreimal soviel verdienen». Das schmeckte ziemlich stark nach Arbeiterkorrespondenz (dem erbaulichen Teil der russischen Zeitungen, besonders Wandzeitungen). Zum Beweis zeigte er mir, dass ein elektrischer Aufzug in «ihrem» Haus schon für 1935 vorgesehen war. Dann fuhren wir zusammen in die Vorstädte des Nordens, kilometerweite neue Anlagen.

In diesem Viertel lagen die Kinder nicht auf der Haustreppe, sondern turnten in eigenen Kinderparks an den Leitern herum. Das Turnen wird überhaupt viel gefördert hier. Überall laufen junge Burschen und Mädchen mit einem auffälligen Emaille-Abzeichen herum. Es kommt ungefähr dem deutschen Reichsjugend-Abzeichen gleich. Die Träger desselben müssen sich einer Prüfung in allen Sportarten unterwerfen. Die Anforderungen sind sehr hoch, ich habe sie im Kulturpark nachgelesen: so zum Beispiel sind 1.70 Meter Hochsprung erforderlich. Trotzdem haben allein in den zwei letzten Jahren sechs Millionen junge Menschen diese Prüfungen bestanden. Das ist viel für ein Volk, das vor fünfzehn Jahren das Wort «Sport» noch nicht kannte.

+ + +

Moskau gefällt mir weit schlechter als Leningrad. Es erinnert mich zu stark an London mit seinen engen, krummen Strassen und dem lebensgefährlichen Autoverkehr. Verkaufsstellen sind selten. Nur der Bücherhandel ist stark vertreten. Neben billigen Pamphleten und Broschüren liegen haufenweise sehr schön eingebundene Lehrbücher zur Schau.

Heute abend wir ich im Kino. Der Tscheljuskinfilm wurde gespielt. Kinosaal und Vorführungsapparate sind zwar nicht so gut wie in einem Gaumont-British-Palace, aber jedenfalls besser als das Capitole in Luxemburg. Auch der Film liegt wesentlich über dem Ufa-Niveau.

Auf der Wolga kann man sich nicht langweilen. Schon fünf Tage fahre ich stromab. Das rechte Ufer ist steif und zerklüftet, links war zunächst Waldland, jetzt Steppe. Kamele werden am Ufer getränkt. Im Fernglas kann ich sie deutlich sehen. Je mehr wir uns dem Kaspi-See nähern, desto dürre wird die Landschaft.

Die meisten Dörfer sind unberührt geblieben. Ich glaube, dass hier seit der Revolution weiter nichts als die Fahne an dem Landungsplatz geändert worden ist. Wenn der Dampfer anlegt, kaufe ich für ein paar Kopeken eine riesige Wassermelone.

+ + +

Man soll nicht zu keck sein! Ich hatte mich zwar sehr glatt in das Textilinstitut eingeschlichen, aber dann, o weh!

Lauter junge Mädchen sassen mit todernsten Gesichtern an komplizierten Maschinen und lernten sie zu handhaben. Ich hatte die Genugtuung, zu sehen wie ein reifes Bauernweib mit geistlosem Gesichtsausdruck und kalthütigen Bewegungen einen Webstuhl in Gang setzte. Bei uns, dachte ich, könnte sie, nach ihrem Aeussern zu schliessen, bestenfalls Holz spalten. Da wars zu Ende. Man hielt mich offenbar für einen Lehrer. Ein paar hübsche Arbeiterinnen redeten mich «towarischtsch» an (auch die Lehrer sind sehr jung hier und heissen «Kamerad») und

wünschten etwas erklärt zu haben. — Auf der Polizeiwache hatte ich alle Mühe, zu beweisen, dass ich kein Spion sei.

Argwöhnisches Land! Ich habe jetzt immer ein schlechtes Gewissen, sobald ich eine Uniform sehe. Gut, dass ich übermorgen wieder abdampfe.

+ + +

Wir sind an der dänischen Insel Falster vorbeigefahren.

Heute abend war eine Diskussion im Rauchsalon 1. Klasse. Warum er erster Klasse heisst, weiss ich nicht, jedermann kann hinkommen. Der Saal war überfüllt. Viele standen, die Orientalen sassen zwanglos mit untergeschlagenen Beinen am Boden. Ein Advokat aus Südafrika führte aus, dass in Russland eine Diktatur des Proletariats den Sozialismus aufbaue. Grosser Beifall. In meiner Naivität glaubte ich, Kommunisten seien vorurteilsfreie Menschen und man dürfe seine eigene Meinung vor ihnen äussern. Ich verlangte also das Wort beim «comrade chairman» und erklärte, ich sei mit dem Gesagten nicht einverstanden. — Man drehte sich geräuschvoll nach mir um. — Denn, führte ich aus, es bedürfe keiner Diktatur des Proletariats zur Durchführung des Sozialismus. Der Sozialismus sei ein ökonomisches System und werde sich schon selber durchsetzen, ungeachtet der politischen Konstellation, wenn er sich einmal als das praktischere erwiesen habe. Man finde bereits überall Beispiele. In der Türkei würden öffentliche Betriebe verstaatlicht und von staatswegen neue Fabriken erbaut. Ob das nicht Sozialismus sei? Ob man aber deshalb sagen könne, Mustapha sei ein Prolet, und die Jungtürken klassenbewusste Lohnarbeiter? In Deutschland sehe man dasselbe — —

Der Advokat bemerkte mitleidig, in mir sehe man ein ungeschuldigtes Opfer der fascistischen Ideologie.

G. SCHWALL.

Was man auf einer Wandertour hören kann und... muss.

Mein Freund erzählte: Wir kamen in Koblenz an und wollten zelten. Doch da ist es auf allen möglichen Tafeln polizeilich verboten im Fahrwasser der Zone I zu schwimmen oder zu zelten oder eine Wiese zu betreten. Wir wandten uns an einen Schupo:

«Verzeihung! Wo kann man hier zelten?» — «Auf dem Sportfeld hat der Deutsche Wanderverein einen Lagerplatz!» — «Wir sind Ausländer!» — «Ach so! Welche Landsleute seid Ihr denn?» — «Luxemburger!» — «Das ist ja alles deutsch!» — «Ja! natürlich, selbstverständlich!» — «Dann geht hinunter an den Rhein und schlagt Euer Zelt da auf, wo steht: Lagern verboten! Aber dass Ihr mir nicht in die Umzäunung hineingeht!» — «Danke.»

Dessins Animés

«Mickey Mouse», «Flip la Grenouille», «Félix le Chat», je vous attends avec impatience entre deux films sérieux. Vous déchaînez une saine gaieté, à laquelle personne, fût-il le roi des grincheux, ne peut se soustraire. Vous êtes tous des produits d'une Société Anonyme pour l'Exploitation Rationnelle de l'Absurde. Et pourtant, je dirais presque à cause de cela, vous charmez le spectateur.

Par honneur insigne, toute licence vous fut donnée: les lots sens dessus dessous, la logique bernée, la pesanteur narguée, les fatalités détournées de leurs cours et, plus subtilement, un incessant échange entre l'esprit et la matière, un ravissant passage du concret à l'abstrait. Un doute devient un point d'interrogation, qui devient une clé, laquelle ouvre une porte, laquelle...

Au bout que trouve-t-on? Vingt rencontres et transformations — vingt — j'exagère à peine, et l'une plus déconcertante que l'autre.

Ce qui donne à penser c'est que les Mickey et les Flip films les plus sobres en trouvailles sont les plus plaisants. L'esprit trop paresseux reste soumis à ses habitudes, à ses conventions. Il est comme abasourdi si la fantaisie, cette folle du logis, fait des cabrioles trop inattendues. Pour que l'absurde du film me touche, il faut qu'il naisse de la réalité.

Un des charmes de ces *Silly Symphonies* est la musique endiablée. Il arrive même qu'elle ne serve plus seulement de soutien, mais fournisse le thème dont les images sont les interprètes. Il arrive même que nous goûtions le plaisir si étrange et si rare d'écouter avec les yeux.

Dans *Jazz irresistible* par exemple. Un jazz d'une verve fougueuse, aux âpres syncopes, faisait sautiller et se tortiller tout: chevaux, vaches, veaux, cochons, jusqu'aux objets inanimés: poêles, chaises, armoires, lits, chemises, bas, souliers. Le piano aux notes criardes pliait sous les doigts alertes de Mickey-Mouse.

Et puis cet autre: *Le printemps chante* qui raconte les débuts d'une nichée d'oisillons, les leçons de vocalise et de vol, les premières découvertes. Presque rien, peu d'inventions, mais quelle invention continue. C'est du Wilhelm Busch animé, poussé à l'excès, c'est du La Fontaine vivant, trépidant.

Je suis en train de philosopher imprudemment; j'espère que je ne vous ai pas gâté tout le plaisir par cette vivisection de la sympathique petite «Mickey Mouse».

Trio

«Weshalb hast du uns denn gerufen? Ich dachte schon, du liegst am Sterben und willst uns vor deinem Tode noch einmal sehen. Der Brief war so feierlich und ernst. Das hätte ich dir überhaupt nicht zugetraut.» — Marie schaute lachend auf die Freundin, die mit todernstem Gesicht im Zimmer umherrannte wie ein gefangenes Raubtier. Jeanne sagte nur: «Also, was ist los?» — Mit vor Aufregung blitzenden Augen und unter heftigen Gebärden begann Lou:

«Ich hab gestern der Familie feierlich erklärt, ich wollte zum Theater. Ach, die Gesichter hättet ihr sehen sollen!» Lou lachte schon wieder. «Der Vater war wütend, die Mutter jammerte, die Brüder machten ihre dummen Witze über die Theaterprinzessin und die Filmdiva. Plötzlich schlug der Vater mit der Faust auf den Tisch und sagte: «Mädel, dass ich kein Wort mehr davon höre. Verstanden!» Und dann verliess er das Zimmer. So hatte ich meinen Vater noch nie gesehen. Im ersten Moment war ich geknickt und wollte mich still auf meine Bude schleichen. Da hörte ich meinen Bruder Robert zischeln: «Recht hat er. Dummes Ding, Flausen...» Ich war ausser mir. Ich lief auf mein Zimmer, packte meinen Koffer. Nur irgendwohin, nur fort aus diesem Hause. An der Tür lief ich dem ekelhaften Robert in die Arme; er hatte die Sache erfasst und liess mich nicht hinaus.»

Jeanne, die mit übereinandergeschlagenen Beinen in einem Sessel sass, sagte mit ihrer festen, tiefen Stimme: «Du bist ein richtiges Kind. Wie kannst du nur so unüberlegt handeln? Wo wärest du denn hingelaufen? Sei froh, dass du so vernünftige Eltern und Brüder hast.» Lou hörte nicht zu. Sie setzte ihre Wanderung durch das Zimmer fort. Jeanne musste sich eingestehen, dass Lou das Zeug zur Schauspielerin in sich hatte: ihr jugendlich schlanker Körper, geschmeidig wie der einer jungen Katze, ihre braunen funkelnden Augen, ihr widerspenstig gelocktes Haar. Ihr Aeusseres war genau das Spiegelbild



ihres sprunghaften temperamentvollen Wesens. «Seht, fuhr sie auf, das ganze Leid und die ganze Wonne des Menschenlebens in sich nachzufühlen und neu zu gestalten, sein eigenes Wesen zu vervielfältigen; ist das nicht wunderbar?» Sie stand da wie in Extase.

Jeanne betrachtete sie, wie man ein verwöhntes Kind ansieht, und sagte:

«Lou, weißt du denn auch, dass das sehr schwer ist, was du erreichen willst? Hast du die notwendige Ausdauer, die zu solch einem Beruf gehört?» — Lou warf trotzig den Kopf zurück: «Lass das doch meine Sorge sein! Wenn ich was erreichen will, so geht es schon. Ich will ihnen mal zeigen, was ich kann. Auf eigne Faust wird gearbeitet. Wenn ich 18 Jahre alt bin, zieh ich los. Nach ein paar Jahren lest ihr von mir in den Zeitungen.» Lou atmete tief auf: «So, jetzt wisst ihr alles.» Dann lachte sie lustig auf: «Ihr beide scheint ja stumm zu sein. So redet doch schon! Teilt mir jetzt auch mal eure Zukunftspläne mit.

Marie schaute still zu Boden. Jeanne zog einige Züge an ihrer Zigarette und blies den Rauch in heftigen Stößen in die Luft. Dann zerdrückte sie ihre Zigarette: «Ich will Kinderärztin werden. Gibt es etwas Mitleid-erregenderes als ein Kind, das, ohne seine Schuld, langem Siechtum oder frühem Tod, jedenfalls Qual und Schmerz geweiht ist? Hier zu helfen, zu retten, ist das nicht schönsten Frauenlos?» Die beiden waren verwundert. Jeanne war die beste Mathematikerin der Klasse und galt als durchaus positiv und sachlich, ja als gefühllos. Ihre Hände waren fest und knochig, die Nase scharf geschnitten, die Augen streng und kühl, der Mund war herb geschlossen. Und doch, fordert nicht gerade dieser Beruf Entschlossenheit, Sachlichkeit, ja Unerbittlichkeit? Jeanne hatte Recht, sie war auf dem richtigen Wege.

«Und du Marie?» frugen beide wie aus einem Munde. Marie sass da, nachdenklich, ihren weichen Mund unspielte ein Lächeln. «Was ich werden will? Eine glückliche Mutter glücklicher Kinder. Ist das nicht auch



ein Beruf, zeitgemäss wie nur einer? Oder glaubt ihr, dass es zuviel gute Mütter gibt?» Die beiden lachten. Sie fanden das altfränkisch, hausbacken. Marie war die Erste ihrer Klasse; man hatte erwartet, sie nächstes Jahr auf der Universität zu finden. Sie sagten es. Marie regte sich nicht auf. «Glaubt nicht, dass ich mein Dasein mit Kochen, Flicken und Kindernäsenputzen verbringen werde. Glaubt mir, dass ich auch in künftigen Jahren Horaz, Shakespeare und Goethe lesen und Bach und Mozart spielen werde. Aber die Frau gehört in erster Linie ins Haus.» Marie war ernst geworden und ihre Freundinnen auch.

Glücklicherweise dröhnte in diesem Augenblick der Gong durch das Haus. Die drei schritten Arm in Arm zum Kaffeetisch. Und die ehrgeizige Schauspielerin und die sachliche Aerztin liessen sich von der tüchtigen Hausfrau bedienen.



n —

Le 10 novembre 1793, la Convention, menée par les Enragés, établit le culte de la Raison et s'en va, en corps, saluer une danseuse de l'Opéra qui remplace à Notre-Dame la ci-devant Sainte Vierge... et personne n'osait rire! !

Wenn morgen Dr. Goebbels in einer Rede sagen wird: «Hitler, gib uns unser tägliches Brot...», wird auch niemand lachen! !

Der Genfer Schutzort und die künftigen Konflikte.

Aucun peuple ne tolère,
Qu'un autre vive à côté,
Chacun souffle la colère,
Dans son imbécillité.

(Victor Hugo.)

Un Luxembourgeois, fervent de la paix, nous fit parvenir un journal, intitulé: «Le Lieu de Genève». Il nous exposa si chaleu-

reusement le but de cette association, que nous reproduisons l'article de tête de la revue. Nous avons à coeur de propager, autant qu'il est dans nos faibles moyens, une cause que nous avons jugée, après des débats intéressants, non comme une des utopies qui courent le monde, mais comme une institution réalisable et profitable à l'humanité.

+ + +

Der «Genfer Schutzort» wurde vor einigen Jahren von dem französischen General und Arzt Dr. G. Saint Paul, der unter dem Pseudonym Dr. G. Espé de Metz schreibt, ins Leben gerufen. General St. Paul wurde im letzten Kriege dreimal schwer verletzt, als er Verwundete dem Kanonenfeuer und den Giftgasen entriss.

Seine Meinung ist, dass es immer Kriege gegeben hat und dass der ewige Friede ein erstrebenswertes Ziel sei, welches nicht unerreichbar ist.

Wir leben in einer über kurz oder lang kriegsbedrohten Zeit bald in Europa, bald in Asien, wenn nicht innerhalb der Erdteile, so mit den Erdteilen.

Wenn man den Krieg nun nicht gänzlich abschaffen kann, und die Streitigkeiten und Rivalitäten der Völker nicht beseitigt werden können, so sollen doch, wenn es zu kriegerischen Ereignissen kommt, die Unschuldigen und Wehrlosen davon verschont bleiben.

Das rote Kreuz ist eine solche selbstlose Tatsetzung, welcher Tausende ihr Leben hüben und drüben verdanken. Diese Genfer Konvention wird von allen Völkern der Erde beachtet, die Mitleid für die Unschuldigen haben und sich ihrer selbstlos annehmen, sie ist das Werk des Schweizers Dunant und besteht seit 1864 und wurde im Laufe der Zeit von der gesamten zivilisierten Welt unterzeichnet. Wieviele mögen wohl vor der Institution des Roten Kreuzes auf den Schlachtfeldern einsam verblutet sein?

Was das Rote Kreuz für die Kämpfenden und das Sanitätswesen im Kriege bedeutet, das soll in allen kriegerischen Fällen der Genfer Schutzort für die Wehrlosen der Zivilbevölkerung bedeuten.

Durch die moderne Technik haben besonders seit dem letzten Kriege die menschenvernichtenden Verfahren eine derartige Wirksamkeit erlangt, dass die Gefahren für diese Wehrlosen in Unbegrenzte gestiegen sind. Das Ziel ist, für diese Wehrlosen Genfer Schutzorte zu gründen, in denen Kinder, Frauen, alte Leute und Kranke Zuflucht finden oder ganze Städte oder Landbezirke als Genfer Schutzort zu erklären, gut kennlich zu machen und unter neutrale Beaufsichtigung zu stellen.

Bei Kriegsgefahr kontinentaler und interkontinentaler Art nicht nur zwischen den Völkern, sondern auch innerhalb der Völker selbst, würden diese Genfer Schutzorte ihren Zweck erfüllen. Zur Erreichung dieses Zieles hat jeder seinen ganzen Einfluss, besonders bei Parlamentariern, geltend zu machen und um die grösstmögliche Zahl von Mitgliedern zu werben.

Aus allen Ländern, besonders aus jenen, die in der Vergangenheit unter den Kriegen litten, werden dann Schritte unter-

nommen, um den Völkerbund zu beauftragen, jedem Staat zu empfehlen, das Gesetz über den Genfer Schutzort zu erlassen.

Das erste Gesetz der Menschlichkeit in einheitlicher Form durch alle Völker der Erde anerkannt!

Das Organ des Genfer Schutzortes wird schon in Friedenszeiten über die praktische Durchführung wachen und dem Völkerbund beratend und berichtend zur Seite stehen.

Die Ausführung des Genfer Schutzortes. — Die geschützte Bevölkerung wird in gewissen Städten oder Bezirken belassen und die wehrhafte Bevölkerung entfernt. Die wehrlosen Bevölkerungsbezirke werden gekennzeichnet mit dem Hissen der Flagge des Genfer Schutzortes über den wichtigsten Gebäuden und an den Grenzen des Schutzortes, durch weisse Strassen, rot-weisses Licht, Fesselballons usw. und den Staaten bekannt gegeben.

Vielleicht hat die Menschheit, wenn der Krieg sich nicht selbst besiegt, das geeignete Mittel, seine Härten zu vermindern und nach und nach eine grössere Kategorie von Menschen in diesen Schutzorten zusammenzufassen.

Zur völlig kostenlosen Mitgliedschaft genügt die Adressenangabe per Postkarte als Drucksache an das Organ des Genfer Schutzortes: *Lieu de Genève, Paris (IX), 3, Cité Bergère.*

Freiwillige Spenden: *Lieu de Genève, Chèque postal Paris 1012 21.*
Dr. F. E. Lux.

Réformes.

On en est aux réformes: constitutionnelles, industrielles, commerciales et de je ne sais quoi. Mais la plus importante — pour notre carrière d'étudiants — ce serait celle de l'enseignement. Elle s'impose d'ailleurs depuis longtemps et a été réclamé à cor et à cri de tous côtés. Je ne prétends pas exposer ici des projets nouveaux et exceptionnels, mais des desiderata exprimés par nos membres.

Pendant les vacances, l'aula a été transformée en salles de classe. Eh mon Dieu, faut-il l'avouer, personne n'a regretté la disparition de cette salle de conférence et de fête où ne se faisaient jamais ni conférences ni fêtes. Entre parenthèse nous pouvons vous trahir, et ceci n'est pas une mauvaise plaisanterie, que les examens auront probablement lieu au «Cercle».

J'ai parlé de conférences qui n'ont jamais lieu. Pourquoi cela? A l'étranger, en Allemagne, en France, même en Belgique des professeurs, des écrivains traitent dans des réunions scolaires les sujets d'actualité, intéressant tous les élèves: choix d'une carrière, éducation sexuelle, problèmes économiques, politiques, industrielles. Et chez nous? Rien de tout cela. Pendant cinq ans à peine une Goethefeier et une causerie sur Richard Wagner. N'avons-nous donc pas de conférenciers dans notre pays?

Puis il y a cette question de la littérature moderne qui revient toujours. La pièce la plus contemporaine qu'on lit au gymnase est le *Repas du Lion de Curel*, et encore celle-ci date-elle de 1897. Donc à en croire notre programme la littérature n'a plus rien produit de remarquable après 1900. Est-ce qu'un André Gide, un Romain Rolland, un Georges Duhamel, est-ce que des hommes comme Bernard Shaw, Joseph Conrad, ou Gerhard Hauptmann, Werfel, Wedekind n'ont rien écrit qui vaille la peine d'être expliqué en classe? Est-ce que les problèmes qu'ils traitent ne sont que d'un intérêt secondaire? Ou croit-on peut-être que l'initiation à la littérature moderne doit être abandonnée à l'initiative privée des élèves? Ici une réforme incisive et promptement s'impose.

Il me reste à parler d'un domaine qu'on a honteusement négligé jusqu'ici: c'est celui de l'art. A différentes reprises déjà nous avons souligné l'abandon complet où se trouve cette plus belle manifestation de l'esprit humain. Un projet: Que le Gouvernement envoie un jeune homme — à ses propres frais — à l'étranger pour y étudier l'histoire de l'art. Car ce qu'il faut pour un tel enseignement, ce n'est pas tant un peintre, mais plutôt un théoricien. Ce professeur ferait tous les quinze jours une ou deux leçons dans chacun de nos établissements moyens: gymnases, écoles industrielles, normales, lycées.

Nous avons tenté dans nos conférences de suppléer à l'absence de ce cours, mais nos causeries trop rares ne pourront jamais donner un aperçu méthodique du vaste domaine de l'art.

E. P.

Nous joignons à cet article une suggestion d'un jeune collaborateur concernant l'enseignement de l'histoire.

Wär's nicht besser...

Wenn nämlich der Geschichtskursus in unseren Mittelschulen auf eine etwas andere Art und Weise gehandhabt würde, als es der Fall ist? Ich glaube doch! Und zwar denke ich es mir so:

Wenn einmal ein hervorragender Mann im Unterrichte besprochen wird, sei er nun ein Feldherr, ein König oder ein Reformator, worauf wird dann fast immer der grösste Wert gelegt? Auf seine Taten! War er ein Feldherr, so lernt man bis in die letzten Einzelheiten den Weg, den er genommen hat, um den Feind anzugreifen; man büffelt eine Unmenge Daten, Namen usw., deren Kenntnis belanglos ist. — War er ein König, so wird ohne weiteres da getadelt oder gelobt, dort kritiziert oder bessergewusst. — Dass man die Daten der hauptsächlichsten und wichtigsten Ereignisse behält, dagegen ist nichts einzuwenden. Aber um Gotteswillen, nicht dieses Gepauke von allen möglichen und unmöglichen Feldzügen, Flussübergängen usw.!

Ein Beispiel gefällig: Friedrich der Zweite.

Da sollte man nun beginnen mit einer ausführlichen oder wenigstens ausführlicheren Würdigung des grossen Königs als Mensch, d. h. als Charakter, als Veranlagung, als Geist! Anstatt meist nur Wert darauf zu legen, wie er etwas tat und wie es

sich auswirkte, sollte man andeuten, warum er es tun wollte. Denn dadurch, dass man nur fertige Tatsachen lernt, gewinnt man oft, sehr oft, ein ganz falsches Bild von einem bedeutenden Manne. Das ist eine Ungerechtigkeit ihm und seiner guten Absicht gegenüber. Und das gilt für den alten Fritz wie für Karl den Grossen, für Cäsar wie für Perikles, für Josef den Zweiten wie für Peter den Grossen: es gilt für alle berühmten Leute, die in der Geschichte vorkommen.

So könnte man mit wenig Mühe und viel Erfolg den Geschichtskursus hier beschneiden, dort erweitern, bis die Geschichte wirklich eine Menschheitsgeschichte wäre, die Geschichte von der Menschheit Schaffen und Wirken, Wollen und Können. Und das hätte man nicht am Tage nach der Schlussprüfung vergessen, wie etwa die Daten des Sieben- oder Dreissigjährigen Krieges; nein, für die weitblickenden Schüler würde der Menschheitsgedanke dadurch Gestalt gewinnen, und der Geschichtskursus würde sie befähigen, die Menschheit in ihrer Entwicklung in wenig, ein klein wenig zu verstehen und vorwärtszubringen.

Rell Logg.

Chronique du club.

Assemblée générale. — Devant une nombreuse assistance le président E. Leick prend la parole et passe en revue l'activité du club, qui avait laissé à désirer durant les derniers mois. Le compte-rendu du trésorier accuse néanmoins un avoir satisfaisant. En quelques mots le camarade Kipgen expose ses projets de réforme et il invite tous les membres à travailler au redressement du C. E. L. La cotisation annuelle pour les membres actifs est fixée à 5 fr. et pour les membres honoraires à 15 fr. Puis on procède à l'élection d'un nouveau comité qui se charge également de la rédaction du périodique.

G. Kipgen, président

E. Pier, secrétaire

Ch. Uden, trésorier

N. Wilgé, E. Leick, membres.

* * *

Thé dansant. — Avec nos amis du G. E. I. nous avons organisé, le jour de la rentrée des classes, un thé dansant au Pôle Nord. On a exprimé le voeu que ce thé dansant devienne une tradition, qui renforcerait la bonne entente, qui existe entre les deux clubs.

* * *

Le camarade A. Mergen vient de composer une «Marche du C. E. L.» qui sera éditée prochainement. Nous vous recommandons vivement cette petite pièce musicale.

* * *

Les Etudiants Sans-Filistes (E. S. F) prient tous les camarades, qui s'intéressent à la radiophonie, de venir les voir sans engagement quelconque au Siège Social (V. Jacoby, Place de l'Etoile, 1er étage). Leurs réunions ont lieu tous les mercredis de 20 heures et demie à 22 heures. Les nombreux avantages, qu'ils vous offrent, vous décideront à vous faire membre de leur association. Leur cours d'électricité, illustré par de nombreuses expériences pratiques, vous initiera aisément dans les principes de cette matière. Leur camaraderie vous assurera un bon accueil et quelques heures agréables.

Nous informons nos membres que le cycle de nos conférences et de nos réunions hebdomadaires interrompu par les compositions reprendra après le nouvel an. Préparez dès maintenant votre causerie, qui pourra rouler sur tous les sujets intéressant les jeunes! Pour encourager nos conférenciers, assistez nombreux à ces réunions où règne une franche gaieté.

Découpez ici et envoyez au siège social, Café Jentgen, Place d'Armes.

Je soussigné déclare

vouloir adhérer au C. E. L.

comme membre actif (5 fr.)

membre honoraire (15 fr.)

Adresse :

Signature:

SPELLER FRÈRES

Horlogers, Bijoutiers,
graveurs

— Place d'Armes —

LUXEMBOURG

BASTIAN

Coin Grand'rue et rue des Capucins

Tout ce qui concerne
le vêtement sport.

Vente exclusive pour le Grand-Duché
et la Belgique

du véritable

Loden Frey de Munich

Der Student

kauff seine
Visitenkarten

nur bei

Joseph BEFFORT, 18, rue de la Poste
(Place d'Armes)

Hôtel de l'Ancre d'Or

- - Luxembourg - -

Propriétaire S. ROMMES-FISCHBACH

Ses consommations de 1er choix - Sa cuisine soignée

Siège social du C. A. SPORA

et de l'Association des Maîtres Imprimeurs

ÉTUDIANTS!

Recommandez à vos parents la Maison



N. PEIFFER-FLAMMANG

Fournisseur de la Cour

Pour leurs achats en
Cigares, Cigarettes, Articles pour Fumeurs

Für den Winter

bei **FRANCIS POHL**

SKIER und SCHLITTSCHUHE

der führenden Marken

DEM KIND DAS BESTE

SPIELWAREN

NUR VON

LASSNER

Pharmacie Muller

Luxembourg

52, Grand'rue

Téléphone 30-62

Fournisseur de la Cour



Fournisseur de la Cour

se recommande pour la

PHARMACIE

et tous les articles de

Droguerie, Photographie etc.

Lauff-Schneider

Vins - Liqueurs - Spiritueux

Luxembourg

Puits-Rouge

Téléphone 34-20

Soc. An. des Anciens Magasins

Jules NEUBERG

Grand'rue 30

LUXEMBOURG

Tél. 39-96

Fers et Métaux, Tubes, Tôles, Cuisinières HOMANN
Poêles américains et „Allesbrenner“ JUNKER & RUH

Tout l'Outillage pour Serruriers, Installateurs, Menuisiers
Mécaniciens, Garages, etc.

Ferrements et Cuivres de bâtiments

Articles sanitaires: Baignoires, W.C., Eviers, Lavabos, etc.

Café Nic. Jentgen

Place d'Armes, 4 LUXEMBOURG



SIÈGE SOCIAL :

C. E. L.
F. L. A.
R. C. L.
V. S. D. L.
F. C. L.



En dégustation :

Les célèbres

BIÈRES MOUSEL

réputées par leur finesse et leur digestibilité.